

Rm 7, 14-25 ; 8, 12-17

Surtout ne nous laissons pas décourager par ce passage au premier abord assez embrouillé ! L'apôtre Pierre lui-même avoue que « les lettres de notre bien-aimé frère Paul, en certains endroits, sont difficiles à comprendre... » (2P3,16). Il nous suffira d'en dégager sa vision générale de l'être humain devant Dieu. Elle est décisive pour comprendre l'âme chrétienne.

Paul n'est pas en train d'exposer une doctrine philosophique dans une chaire d'université, pas plus qu'il ne participe pas à une discussion de salon. Il réfléchit sur lui-même en même temps qu'il écrit. Je l'ai indiqué dimanche dernier, Paul est le plus personnel des écrivains bibliques. Ici encore plus qu'ailleurs, il parle en « je » et s'appuie sur son expérience personnelle. Il analyse son « ressenti ». Sa parole, empreinte de gravité, en devient bouleversante d'authenticité. En le lisant, nous sentons qu'il ne triche pas.

L'apôtre donc tire le bilan de sa vie morale à la lumière des commandements de Dieu. Ce bilan est peu glorieux, désagréable même : je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas.

Dans l'Antiquité, l'adulte (1) était considéré comme un être achevé, parvenu au terme de la maturité de son être. Il était supposé dominer ses passions et maîtriser sa vie. L'adulte était une sorte d'idéal d'accomplissement.

Or voilà que l'adulte Paul, en se regardant dans le miroir de la Loi de Moïse, trouve que cet adulte tant vanté est défaillant. Sur le terrain moral, cet être achevé est par bien des côtés inachevé.

On croit que l'on contrôle les événements, mais on est loin du compte. Bien souvent ce sont les événements qui décident pour nous. On prétend dominer nos passions, mais ce sont nos passions qui nous dominent. Se connaît-on vraiment ? Sommes-nous vraiment maître chez nous ?

Si bien que l'apôtre est obligé d'admettre qu'il n'est pas maître chez lui : Ce n'est pas moi qui agis mais un autre qui agit à ma place... Extraordinaire intuition, presque vingt siècle avant Freud et l'invention de la psychanalyse !

Pour éclairer cela, je prends deux exemples qui, je pense, feront sens pour chacun.

Premier exemple, la pureté des intentions.

Mes intentions étaient bonnes et pures ! Un jour ou l'autre, chacun s'est justifié de la sorte. Nous l'avons fait parce que les choses ne se sont pas passées comme prévu et qu'elle ont plutôt mal tourné. Nous avons plaidé notre cause pour nous disculper d'un résultat contraire à nos projets. Je n'ai pas voulu cela ! Non sans doute, je ne l'ai pas voulu, j'ai été entraîné plus loin que je ne le voulais, mais en attendant la pureté de mes intentions s'est brisée sur l'impureté de mon action. Tout s'est passé comme si quelque chose (mais quoi ?) avait fait dévier ma bonne intention de sa trajectoire initiale.

Peut-être aurait-il mieux valu ne pas agir ? Mais pour le coup, on m'aurait reproché de n'avoir rien fait !

Ainsi, quel que soit le terme de l'alternative, je peux dire adieu à mon innocence : je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas.

Deuxième exemple, un classique des chroniques judiciaires, l'impulsion irrésistible.

Le film d'Otto Preminger, intitulé en français *Autopsie d'un Meurtre*, est un chef d'œuvre du septième art (2). Ce film met en scène le déroulement d'un procès dans lequel il s'agit de déterminer si le meurtrier, qui reconnaît son crime, a agi sous l'effet d'une impulsion irrésistible ou pas. Si la réponse est non, il est coupable. Si la réponse est oui, il ne l'est pas.

L'impulsion irrésistible pourrait être ce que décrit Paul : Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas.

Ce qui me conduit aux réflexions suivantes : Suis-je toujours moi-même ? N'arrive-t-il pas que ce « moi » qui prétend tout diriger et tout contrôler cède la place à un autre ? Il se pourrait que le plus important de mon existence m'échappe et se décide malgré moi. Il se pourrait que dans la vie, le plus important soit ce qu'on ne voit pas venir...

Paul poursuit par une comparaison avec le temps. Il y a une chose que personne ne contrôle mais qui contrôle tout le monde: le temps qui passe... Nous sommes littéralement harcelés par le temps, en permanence. Le temps, c'est le vieillissement, l'amointrissement progressif du corps et la mort au bout de la route. Contre ce harcèlement impitoyable, que l'Ecclésiaste a dépeint mieux que personne, nul ne peut rien. Rien ne dure, tout passe et moi avec.

Eh bien mes deux exemples (la pureté de l'intention et l'impulsion irrésistible) montrent que ma volonté est soumise à une règle aussi mystérieuse et puissante que celle du temps. Paul appelle cela le péché. Il écrit : Ce n'est pas moi, mais la loi du péché qui est en moi...

Un grand mot est lâché : le péché. Un grand mot très mal compris. Ici il faut être précis. Le péché ce n'est pas la faute en elle-même, mais ce qui rend la faute possible.

En grec ancien, la langue de Paul, le mot péché était utilisé dans le vocabulaire sportif ou militaire. Il désignait la flèche qui manque la cible. Il indiquait que le tireur n'est pas fiable à cent pour cent. Quelque chose dans le tireur (on ne sait pas quoi au juste) fait qu'il peut manquer sa cible. Son être n'est pas complètement stable, il est soumis à des aléas.

Après tout, même Federer peut perdre ! Pour le dire autrement: Federer, cet immense champion, reste pécheur même quand il gagne... Pourquoi ? Parce qu'il aurait pu perdre et qu'il perdra peut-être la fois prochaine.

Donc il est faux de parler des péchés au pluriel. On ne doit parler que DU péché au singulier. Il n'y a pas les pécheurs d'un côté et les non pécheurs de l'autre. À partir du moment où l'être humain existe en tant qu'être humain, il est pécheur, de la même manière qu'il est jeté dans le fleuve du temps.

Ce qui ne veut pas dire qu'il est mauvais, ça veut juste dire qu'il n'est pas Dieu. Prendre conscience du péché, c'est prendre conscience que je ne suis pas Dieu et de la distance infinie qui me sépare de Lui. Et c'est reconnaître que tôt ou tard, je désobéirai à Sa volonté et à Sa Loi.

En dépit de ma bonne volonté, en dépit de la pureté de mes intentions, malgré mes meilleures dispositions, je ne peux répondre en tous points et à chaque moment à ce que les commandements de Dieu m'ordonnent. Satisfaire aux exigences de Dieu à cent pour cent m'est impossible même si j'y aspire de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute ma pensée, de toutes mes forces. J'aboutis à un constat d'échec, l'échec de l'obéissance. Encore une fois, même Federer peut perdre...

Surgit alors, sous la plume de l'apôtre, LA question-clé, la seule qui vaille: Qui me délivrera de ce corps de mort ? C'est-à-dire comment vais-je m'en sortir, qui va me tirer de là ?

Eh bien répond Paul, on s'en sort par la foi. Ce qui tient le croyant debout, c'est la foi. Rien que la foi. Seule la foi me rend justice.

Que veut dire rendre justice à quelqu'un ? N'est-ce pas, à égale distance des extrêmes, déterminer la note passable qui lui revient en admettant en lui le mélange à la fois décevant et rassurant, de positif et de négatif ? Il a fait ce qu'il a pu....

Ainsi par la foi Dieu rend à chaque créature cette justice. Dieu ne vient pas à nous avec le visage de sa Loi, à la manière d'un procureur qui nous condamnerait irrévocablement. Il vient à nous comme une force de confiance qui nous maintient au-dessus de l'abîme du monde. Il vient à nous comme un amour qui n'est pas de ce monde mais qui est plus que ce monde. « L'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vous rend la vie... »

Au-delà des déceptions amères de l'action, des pulsions impures, des ravages du temps, le souffle de Dieu, par le Christ, nous accroche à une vie infinie qui est plus que la vie terrestre.

Je conclus.

L'être humain selon Paul se résume par un dessin. Il s'agit d'un dessin extrêmement connu que Léonard de Vinci avait réalisé pour illustrer un ouvrage de l'architecte Vitruve. Il représente un homme parfait de proportions, qui se tient debout les bras en croix. La condition humaine est au croisement de deux axes, un axe vertical et un axe horizontal. Semblables aux deux axes de la croix.

L'axe horizontal figure notre limite dans le temps, notre appartenance à ce monde et aux lois de ce monde. L'axe vertical s'élance vers le ciel, vers l'infini, vers Dieu.

Notre existence se déroule au centre exact de cette croix : entre le ciel et la terre, entre la mort et la vie, entre le bien et le mal, au croisement du temps et de l'éternité et, déjà, habitée par l'étincelle de « Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts ».

Vincent Schmid 19 juillet 2009

(1) Voyez l'ouvrage classique de Werner Jaeger, Païdeia (réédité chez Gallimard) , à propos de l'éducation dans l'Antiquité.

(2) Film de 1959 avec James Stewart et Lee Remick (la bande musicale st de Duke Ellington).